

Quelques modalités du « faire croire » dans *Les Liaisons dangereuses*

Introduction

Avant de m'intéresser à la question du « faire croire » dans *Les Liaisons dangereuses*, il me semble nécessaire de partir d'un peu plus loin et de souligner que le roman de Laclos prend soin d'esquisser dès le début le cadre idéologique dans lequel il se situe : le « croire » au sens religieux. Il s'agit (comment pourrait-il en être autrement ?) d'une société qui, dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, repose sur les fondements de la religion chrétienne – et sur le code de l'honneur aristocratique, mais ce dernier est beaucoup plus discret dans l'œuvre. Cette évidence est rappelée par des notations, situées dans les premières lettres du roman, qui sont tout sauf des détails : Cécile sort juste du couvent des Ursulines (éducation religieuse) pour se marier (l. 1), la marquise de Merteuil indique ensuite que c'est avec Gercourt qui, bien qu'il soit un de ses anciens amants, n'en est pas moins affublé de caractéristiques qui laissent deviner une figure de croyant, si l'on se fie au portrait intellectuel qu'elle esquisse du comte (l. 2, ses « préjugés¹ », p. 82). Puis apparaît rapidement la figure de la très pieuse présidente de Tourvel que le vicomte de Valmont a désignée comme sa prochaine conquête, projet que désapprouve la marquise : cela donne lieu à des portraits contradictoires de la dévote (l. 5 et 6). D'emblée, il est donc établi que c'est la religion qui est la norme. La suite du roman rappelle régulièrement cette donnée, par exemple par la présence de confesseurs, celui de Cécile (l. 51, « peur du diable », « crainte de se damner », p. 188), de celui de la jeune Mme de Merteuil (l. 81), du père Anselme pour Mme de Tourvel (l. 107, 120, 123), du curé chez Mme de Rosemonde (l. 4), ecclésiastiques qui sont proches de femmes dévotes – ou qui prétendent l'être, comme Mme de Merteuil qui en emprunte le masque (mais ne semble pas avoir de confesseur).

Par leur volonté de maîtrise du réel et de soumission des événements à leurs désirs, les deux protagonistes libertins se situent idéologiquement aux antipodes de chrétiens qui ont une confiance entière en la Providence – terme qui n'apparaît que sous la plume des dévotes (l. 22, 103, 123, 126, 165 et 172). Si le lecteur pouvait douter du mépris de la religion chez Mme de Merteuil, une note du rédacteur à la l. 51 vient le dire explicitement (« Le lecteur a dû deviner depuis longtemps, par les mœurs de Madame de Merteuil, combien peu elle respectait la religion. On aurait supprimé tout cet alinéa, mais on a cru qu'en montrant les effets, on ne devait pas négliger d'en faire connaître les causes », p. 189). Quant à Valmont, le discours qu'il tient dès sa première lettre en détournant le discours religieux (voir, l. 4, son « nous prêchons la foi »,

¹ Toutes les citations des *Liaisons dangereuses* renvoient à Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, éd. R. Pomeau, GF Flammarion, n° 758, 1996 ; les numéros de pages sont indiqués entre parenthèses dans le texte.

p. 85, une foi bien évidemment libertine, et toute l'analogie qu'il développe non sans intention parodique, p. 85), ainsi que le projet qu'il envisage avec Mme de Tourvel à la l. 6 montrent suffisamment qu'il se pose en rival de Dieu : non seulement il veut pousser la dévote à l'adultère, mais encore il prophétise qu'il « ser[a] vraiment le Dieu qu'elle aura préféré » (p. 91). La philosophie des deux personnages s'inscrit donc dans la continuité du personnel d'un roman libertin où la liberté des mœurs s'accompagne d'un irrespect sinon un mépris de la religion fondé sur le matérialisme et l'athéisme – même si ce substrat théorique n'est jamais explicitement formulé dans le roman.

Ce que je veux signifier dans ce préambule, c'est que l'action des libertins dans le roman consiste en une attitude agressive à l'égard des « vertueux » – il s'agit d'une forme de guerre – que l'on distingue d'abord dans leurs projets – des projets qui constituent les différents fils de l'intrigue romanesque. En outre, c'est précisément dans ces projets que le « faire croire » prend sens dans la mesure où les moyens utilisés relèvent du mensonge, de la tromperie, de la mystification, autant de techniques de manipulation, dans le but d'assurer une emprise sur autrui.

Les projets de chacun sont initialement bien distincts et semblent devoir suivre leur chemin séparément :

1. La marquise sollicite Valmont pour qu'il conquière et corrompe Cécile Volanges : elle se vengera ainsi de Gercourt qui, après son mariage avec la jeune femme, sera éclaboussé par un scandale public.

2. Le vicomte refuse, alléguant que son propre projet, la séduction de la présidente de Tourvel, l'occupe à plein temps ; cette entreprise est condamnée par Mme de Merteuil.

Cependant, il va rapidement y avoir convergence des projets : d'abord, (2') la marquise (sur une suggestion de Valmont l. 15) amende le plan du libertin en s'offrant comme « récompense » lorsque le vicomte aura conquis la présidente (l. 20) – ce qui revient à faire du projet de Valmont une étape intermédiaire et non une fin en soi ; ensuite, (1') la découverte par Valmont des lettres de Mme de Volanges, qui fait de lui un portrait peu flatteur (l. 9 et 32) dans les papiers de Mme de Tourvel (l. 44) l'amène à accepter de séduire Cécile.

3. Toutefois, un troisième fil est présent dès le début : celui de la rivalité entre les libertins, au départ sur le mode du badinage *amical* (voir les *incipit* de la l. 4, V. à M. : « vous feriez chérir le despotisme », p. 84, et de la l. 5, M. à V. : « votre lettre est d'une insolence rare », p. 87), mais, au fil de l'œuvre, des provocations et des attaques, la concurrence va tourner à la « guerre » (l. 153) et conduire à la catastrophe.

Si l'on se fie au *TLF*, faire croire quelque chose à quelqu'un c'est « Persuader quelqu'un d'une chose (gén. inexacte ou fausse) ». Toutefois, le sens de la locution peut être très largement étoffé. Dans son livre sur le programme, Guillaume Pigeard de Gurbert propose différentes acceptions de la locution, pour les réduire à trois : « 1) convaincre autrui de la vérité d'une chose ; 2) faire croire qu'une chose est vraie alors qu'elle est fausse ; 3) faire croire qu'une chose est fausse alors qu'elle est vraie. Ces deux derniers sens sont des cas de “faire accroire”² ».

Qu'en est-il dans le roman de Laclos ? Dans l'ensemble de l'œuvre, on trouve, sauf omission de ma part, dix occurrences de « faire croire » ou de la variante « fait croire », mais la locution y a quelquefois le sens de « se convaincre, à tort ou à raison », l'idée de tromperie, de mensonge (pour le bien ou le mal de quelqu'un) n'étant présente que dans la moitié des cas. On trouve par ailleurs une unique occurrence de l'expression « faire accroire » (l. 38, p. 157) : Mme de Merteuil exprime dans cette lettre la volonté de tromper Cécile pour la pervertir³. Dans plus de la moitié des cas, la relation au mensonge est présente, ce qui est conforme à l'intrigue de l'œuvre et aux projets précédemment évoqués.

Mon projet consistera à donner, sans aucune prétention à l'exhaustivité, un aperçu de différentes modalités du « faire croire ». Je m'intéresserai d'abord, dans la diégèse et la sphère des personnages, aux **stratégies de chacun des libertins face à ses victimes**, puis aux **stratégies des libertins l'un envers l'autre**, enfin je proposerai en conclusion quelques rapides hypothèses relatives à **ce que nous font voir *Les Liaisons dangereuses***.

I. Les stratégies de Valmont (surtout dans la conquête de Mme de Tourvel)

Face à la présidente de Tourvel, modèle de dévotion, Valmont entame sa tentative de séduction en jouant un rôle de composition. Ce dernier, à la surprise de sa tante Mme de Rosemonde (voir la l. 4 de V., mais aussi la l. 119 de la vieille dame, qui subodore quelque stratagème), va régulièrement à la messe ; il contrefait le libertin repenté touché par le comportement pieux d'un modèle de vertu. Bien qu'elle soit au fait des « traits les plus connus » du libertin qui les lui a avoués, la présidente croit possible la conversion de ce mauvais sujet : en racontant tout cela à la marquise (l. 6), Valmont ironise et se moque d'une telle naïveté. La technique consiste pour le vicomte à jouer un personnage qu'il n'est pas, à **faire passer pour**

² Guillaume Pigeard de Gurbert, *Faire croire Thème Français-philosophie -Tout-en-fiches - Prépas scientifiques - Programme 2023-2024*, Dunod, 2023, p. 12.

³ « [...] j'espère qu'en lui **faisant accroire** qu'il ne lui est permis de se livrer à l'amour que pendant le peu de temps qu'elle a à rester fille, elle se décidera plus vite à n'en rien perdre. »

vraie une image de lui-même tout à fait fausse. La mise en garde de Mme de Volanges à la présidente (l. 9), portrait fidèle de Valmont (mais, au passage, totalement erroné de la marquise, ce qui témoigne de l'art consommé de la dissimulation chez cette dernière), qui dévoile le véritable visage du libertin, ne sera pourtant pas complètement efficace auprès de la présidente. Si la dévote croit Valmont susceptible d'un « retour » (l. 11, p. 104), c'est qu'elle ressent déjà, il y en a maints indices, une attirance pour lui.

Mme de Volanges a rendu Valmont suspect aux yeux de Mme de Tourvel, mais une nouvelle scène va dissiper, au moins temporairement, tous ses doutes : les l. 21 à 23 en font le rapport. On se souvient que Valmont, profitant du fait que Mme de Tourvel le fait surveiller par un de ses domestiques (l. 15), va tourner l'espionnage à son avantage : il va offrir à la dévote, par l'entremise d'un tiers qui lui rapportera ses actions, un spectacle qui comblera ses attentes en réglant les problèmes financiers d'une famille dans le besoin (l. 21). Bien que Valmont ne soit pas un comédien parfait (il redouble l'épisode du don, ce qu'il juge lui-même « superflu », p. 120), bien que Mme de Tourvel sache qu'il a fait enquêter pour trouver les nécessiteux qu'il va aider (la dévote n'y voit pas une preuve de sa mise en scène, mais au contraire « le projet formé de faire le bien », l. 22 à Mme de Volanges, p. 122) le piège fonctionne parfaitement. En effet, Mme de Tourvel est tout près de céder lors du tête-à-tête qui a lieu le lendemain (l. 23), durant lequel Valmont mêle avec une grande habileté langage religieux et galanterie, où il fait l'aveu de son adoration à la présidente et, tout près de saisir l'occasion, il finit par se reprendre et renonce à « profiter de ce moment ». *Moment, hasard, occasion*, voilà pourtant des termes qui ont un sens dans le libertinage (on les trouve chez Crébillon, mais aussi tous les trois dans le récit de la prise de Cécile, l. 96), et c'est justement ce que Valmont refuse. Il rappelle son but : que la présidente « résiste », « combatte », enfin « se rende » après une longue bataille (p. 126) : ce projet, il l'a déjà exposé dans la l. 4, il y reviendra à la l. 99. Toutefois, quelles que soient les justifications de Valmont (ce qu'il veut *faire croire*), il perd le terrain gagné auprès de Mme de Tourvel qui est convaincue par la deuxième mise en garde de Mme de Volanges (l. 32), cette fois suivie d'effet (l. 37 et le dessein de demander à Valmont de quitter le château de sa tante).

Si la résistance de la présidente est longue, il faut sans doute l'imputer à sa vertu et à sa force d'âme (on l'a souvent comparée à la princesse de Clèves). Il n'empêche que, dans cette guerre d'usure, Valmont parvient à s'insinuer dans son esprit, d'abord en feignant l'amitié (l. 6), puis en venant à parler d'amour, mais comme sentiment inspiré par la vertu et les « qualités de l'âme » (l. 52). La l. 56 de Mme de Tourvel montre qu'elle a saisi la stratégie de Valmont qui consiste à profiter du commerce épistolaire pour imposer l'idée de son amour, à obnubiler sa

destinataire en la forçant à contre-argumenter sur un terrain que pourtant elle refuse, en lui faisant reprendre des termes qu'elle ne veut pas prononcer⁴ (p. 198-199).

Plus loin (l. 99), c'est exactement le scénario de la l. 23 qui se reproduit : Mme de Tourvel, sur le point de céder au libertin, est prise de convulsions ; Valmont, qui se refuse à saisir « l'occasion » (p. 323) contrairement à ce qu'il a fait précédemment avec Cécile (l. 96, p. 313), croit y lire le prélude d'une capitulation, mais, contre toutes ses prévisions, la présidente a la force de s'enfuir (l. 100).

Finalement, ce n'est qu'en reprenant sa stratégie initiale, à savoir jouer le libertin repent, que Valmont parvient à ses fins. Seulement, il le fait « par bande », pour reprendre une expression de Jean-Luc Seylaz⁵. La technique consiste, pour obtenir quelque chose d'une personne, à utiliser un tiers. En sollicitant adroitement Danceny (en restant vague, l. 89-90), Valmont oblige Cécile, incitée à le faire par son amoureux (l. 93), à lui remettre la clé de sa chambre (l. 95) : on sait quel usage il en fera. C'est par un stratagème analogue que Valmont obtient un rendez-vous de la présidente alors qu'elle a cessé toute relation avec lui. Lorsqu'il sollicite le père Anselme (l. 120), le libertin prend bien garde de présenter l'entrevue souhaitée avec Mme de Tourvel comme une étape nécessaire (qualifiée d'« expiation préliminaire », p. 386), mais surtout de lui laisser entendre qu'ensuite il aura recours à lui pour « guider [s]es pas ». Le bon père se laisse prendre au piège et accepte de servir de « médiateur » (terme utilisé par Valmont à la l. 125), sans doute pour assurer le salut du libertin, mais également pour le prestige retiré de la direction de sa conscience (l. 123). On peut trouver le père Anselme crédule, mais il n'est pas seul à l'être : Mme de Tourvel (l. 124) et, à contretemps, après la chute de la présidente, Mme de Rosemonde (l. 126), croient tout autant que lui à une conversion. Disons néanmoins que le prélat est la clé de la conquête de Mme de Tourvel.

Le récit de la capitulation de la présidente montre que Valmont est constant dans sa stratégie. Il a offert à sa tante, au point de l'effrayer, le spectacle de l'égarement (voir la l. 122 de Mme de Rosemonde, p. 391) ; il continue de simuler cette attitude, acteur tout en contrôle, lors de ses retrouvailles avec la présidente (l. 125, p. 404) : ses « regards farouches », son « air égaré » viennent justifier un « Hé bien ! la mort ! » (p. 404) décliné de diverses manières. Le chantage au suicide, culminant sur une fausse sortie, est donc le moyen par lequel Valmont parvient à posséder la présidente : ce qui la pousse à l'abandon, c'est la volonté d'empêcher celui qu'elle

⁴ Michel Delon, *P.-A. Choderlos de Laclos. Les Liaisons dangereuses*, PUF, « Études littéraires » n° 13, 1986. Voir toute la partie sur la mise en scène du langage qui est remarquable.

⁵ Jean-Luc Seylaz, *Les Liaisons dangereuses et la création romanesque chez Laclos*, Genève, Droz, 1998. Il l'emprunte à Stendhal (p. 20). Cet essai précurseur de 1958 propose une lecture très stimulante des stratégies des libertins.

aime de se donner la mort. Mais cela va plus loin puisque, prenant conscience qu'elle fait le bonheur de Valmont (elle regrettait précédemment [l. 124, p. 394] de ne pas être l'agent de son bonheur – entendons de son retour à Dieu), Mme de Tourvel lui fait don de sa personne aussitôt qu'elle croit faire son bonheur. « [J]e me donne à vous » (l. 125) lui dit-elle, écho parfait du « il faut qu'elle se donne » de la l. 6. Le grand projet de Valmont (comme celui, secondaire, de se venger de Mme de Volanges en devenant l'amant de Cécile, l. 96), est une réussite à ce point du roman : les deux femmes sont sous son emprise⁶. Il ne reste plus au libertin qu'à passer à la suite ; mais laquelle ? Il n'est pas sûr qu'il soit celui qui décide.

II. Les stratégies de Mme de Merteuil

La marquise possède toutes les qualités de Valmont, mais elle les porte à un degré supérieur, sans doute parce qu'elle est une femme et que son libertinage ne peut s'exercer que dans la clandestinité. Les entreprises qu'on la voit accomplir sont peut-être moins spectaculaires que celles de Valmont, mais elles permettent, tout autant que chez son complice, de voir à quel point *Les Liaisons dangereuses* sont un roman théâtral.

Laclos a pris le soin de donner à son héroïne une histoire et une philosophie qu'elle développe dans sa longue lettre autobiographique, une des plus célèbres du roman (l. 81). La marquise y montre en particulier qu'elle a appris non seulement à ne pas être dupe des apparences, mais également à les maîtriser. De ce point de vue, cette lettre peut être considérée comme une sorte de théorisation du « faire croire », de bréviaire de dissimulation et de duplicité. Mais ce n'est pas là son seul but, ni peut-être le principal : il s'agit tout autant de causer une forte impression sur Valmont à qui la marquise s'adresse, et de lui démontrer son infériorité. On peut supposer que le libertin connaît certains des faits énoncés par Mme de Merteuil, il sait également qu'elle détient son secret, mais ce qui frappe ici, c'est l'accumulation d'éléments qui témoignent de la maîtrise quasi surhumaine de la marquise. Ce contrôle de soi, elle l'a d'abord acquis par l'observation, en portant l'attention sur ce qu'on cherche à cacher (p. 263) ; s'ensuit l'acquisition de l'art de « dissimuler » (*ibid.*) dont elle donne le détail (afficher sur sa figure l'expression opposée aux émotions qu'elle ressent, p. 264). C'est une véritable technique de comédienne qu'a développée la marquise, capable de prendre tous les airs, toutes les physionomies (« me montrer sous des formes différentes », *ibid.*) en les détachant des sentiments qu'elle éprouve. Il en va de même avec ses discours : « j'observais mes discours ;

⁶ Pierre Bayard, dans *Le Paradoxe du menteur. Sur Laclos* (Minuit, 1993) voit trois types d'emprise dans le roman : l'interprétation des signes de l'autre, notamment discursifs (voir comment le sujet est divisé) ; forcer la division de l'autre pour l'aliéner (et *in fine* le rendre fou) ; la dictée de l'autre (pas seulement dicter, mais faire passer l'information par un tiers).

je réglais les uns et les autres » (*ibid.*) – à peine devenue femme, elle est aussi habile que les « politiques » les plus expérimentés. Dans ces séquences, « regard distrait », « coup d’œil pénétrant », « j’observais mes discours », tout est placé sous le contrôle de l’œil, dans la volonté de fausser le regard de l’autre.

Suit l’apprentissage de la sexualité avec le vieux M. de Merteuil, mais c’est précisément le moment choisi par la jeune marquise pour mettre en pratique les principes acquis précédemment : ainsi, « sensible [elle résout de se] montrer impassible à ses yeux » (p. 265). Extraordinaire exemple de faire croire, puisqu’on peut y entendre en sous-texte qu’elle est capable de simuler l’absence de plaisir tout en l’éprouvant. Cette « froideur apparente » (entendons *l’apparence* de la froideur) lui vaut l’« aveugle confiance » de son mari. Durant son veuvage, Mme de Merteuil peaufine son éducation : la lecture des romans, des philosophes, et des moralistes finit de l’instruire (p. 266) ; elle s’intéresse alors à l’amour, « non pour le ressentir [...] mais pour l’inspirer et le feindre » (p. 267), c’est-à-dire pour l’utiliser comme le moyen d’avoir prise sur autrui.

La période de deuil écoulée, la marquise façonne son image dans le monde. Comme elle a « un vernis de pruderie », une première étape consiste à « afficher quelques inconséquences » qui attirent l’attention des hommes (p. 267) ; mais, confessant ses fautes et son repentir à quelques dévotes, elle est accueillie et défendue par le « parti prude » (p. 268). Elle parvient donc au tour de force d’être approuvée des vertueuses tout en apparaissant désirable aux yeux de potentiels amants – comme si son apparence se modelait en fonction du regard de l’autre. Forte de cette position, elle en vient aux « règles » et aux « principes » qu’elle évoquait plus haut (p. 263). Il s’agit d’étouffer dans l’œuf toute possibilité d’être démasquée : « sur le grand théâtre » (p. 268), se refuser ostensiblement aux prétendants indésirés et ne jamais consentir à être approchée de ses amants ; ne jamais donner de preuves matérielles de ses aventures amoureuses, qu’il s’agisse de lettres (« ne jamais écrire », *ibid.*) ou de témoignages des amants : en les neutralisant, soit grâce à la possession d’un « secret » (i.e. le mythe de Dalila), soit en donnant aux élus la satisfaction *in petto* d’être le seul et l’unique, soit par le caractère invraisemblable d’une potentielle dénonciation – en condamnant le vrai à être invraisemblable. Mme de Merteuil est donc maîtresse des apparences, sa méthode et sa pratique la rendent conforme à son renom : « invincible », mais pas seulement dans le sens auquel tout le monde pense, non l’acception galante, mais plutôt le sens guerrier.

La marquise, en même temps qu’elle dévoile sa face cachée dans la l. 81, justifie le fait que la société mondaine lui fasse crédit : non seulement on la croit, mais encore, par ses qualités de réflexion et d’assurance, elle s’impose comme une personne avisée, un guide précieux, en un

mot **une autorité**. On a déjà pu le voir dès avant la l. 81, dans la l. 63 où elle explique comment, après avoir révélé à Mme de Volanges la « liaison dangereuse » (p. 209) entre la jeune femme et Danceny, elle est appelée à la fois par la mère et la fille qui veulent avoir ses conseils. Laclos nous donne à voir cette victoire de l'amour-propre (« Me voilà comme la Divinité ; recevant les vœux opposés des aveugles mortels, et ne changeant rien à mes décrets immuables. », p. 211), mais indéniablement, c'est la marquise qui trace les grandes lignes des événements à venir : elle obtient le pardon de Cécile, elle convainc Mme de Volanges de séjourner chez Mme de Rosemonde où Valmont pourra alors se rendre (et retrouver la présidente), elle commence à organiser le système de circulation des lettres entre les deux tourtereaux, etc. Plus loin dans le roman, Laclos reprend ce scénario : après le viol de Cécile (l. 96), la jeune fille et sa mère sollicitent leur « amie », l'une pour se plaindre à juste titre de ce qu'a fait Valmont (l. 97), à quoi la marquise feint de ne voir rien que de normal, et convainc même la débutante de ce que la situation a d'avantageux pour elle (l. 105) ; l'autre pour argumenter en faveur d'un mariage d'amour pour sa fille, donc avec Danceny (l. 98), en réponse à quoi Mme de Merteuil contre-argumente qu'on ne saurait construire un mariage sur un sentiment aussi éphémère que l'amour (l. 104). L'intelligence et la maîtrise sont ici au service de la perversité, mais la marquise pense d'abord à la réalisation de son projet contre Gercourt, et les ressources qu'elle met en œuvre semblent pouvoir en assurer la réussite.

Si, selon la libertine, l'événement rapporté dans la l. 63 relève du « chef-d'œuvre » (p. 208), que dire alors de l'aventure contée des lettres 85 à 87 ? La l. 85 vient confirmer dans la pratique l'efficacité des principes de Mme de Merteuil, son inventivité en termes scénaristiques, et la qualité de son jeu puisqu'elle parvient à « joindre à l'esprit d'un auteur le talent d'un comédien », comme elle le disait dans la l. 81 (p. 267). Laclos montre toute la complaisance de la marquise à raconter l'intégralité de son aventure avec Prévan, émaillée de commentaires sur les moyens employés. La marquise déploie ici toutes ses qualités : par un jeu de paroles, de regards, de postures, elle convainc le prétendant de son intérêt pour lui ; elle se laisse porter par les initiatives du libertin et se laisse aller à sa « cajolerie » (p. 281) ; elle le reçoit chez lui et lui ouvre progressivement la voie d'un rendez-vous galant, mais en l'amenant dans le piège qu'elle est en train de lui tendre. Ce qui semble relever du hasard est en fait la savante organisation de la défaite de Prévan. La lettre culmine sur la scène amoureuse, « gazée » bien qu'explicite (les deux rapports), mais surtout sur le scandale : sous l'apparence de tout mettre en œuvre pour étouffer les événements, leur diffusion est facilitée par tous les moyens possibles : la rumeur, le voisinage, les relations, la hiérarchie militaire, etc. Une lettre à Mme de Volanges donnera la plus grande publicité à l'« histoire telle qu'il faut la raconter » (p. 289), devenant la version

officielle. Mme de Merteuil plie le monde à sa volonté : elle investit d'un sens nouveau les événements dans ce qui est peut-être l'apogée du « faire croire » dans le roman ; ou bien la version théâtrale de ce que Valmont faisait verbalement dans la l. 48, la lettre à double entente ?

III. Les stratégies des libertins l'un envers l'autre

Dans cette même l. 85, la marquise commence par un « Que vous êtes heureux de m'avoir pour amie ! » et ajoute qu'elle est la « fée bienfaitrice » de Valmont, celle qui réalise tous ses vœux (p. 279). Aussi bien l'alexandrin que la figure de la bonne fées sont ironiques, d'autant que Mme de Merteuil prend un malin plaisir à dire à son « ami » qu'elle l'a plusieurs fois tiré de mauvais pas⁷ ; ou encore elle l'interpelle pour le comparer à Prévan : « Je vous le demande, qu'eussiez-vous fait de mieux ? » (p. 282), « Qu'il est commode d'avoir affaire à vous autres *gens à principes* ! » (p. 283) ; ou encore elle le convoque en tiers dans la chambre juste avant que Prévan n'y pénètre : « Me voyez-vous, Vicomte, dans ma toilette légère » (p. 287). Autant de manières de dire que si l'affaire concernait Valmont et non Prévan, l'issue serait identique.

La relation ancienne que les deux libertins ont entretenue, évoquée de loin en loin (l. 81, 131 *et passim*) semble renvoyer à un paradis de l'amour impossible à retrouver ; pourtant, il est bien question de renouer après la chute de la présidente, et Valmont le tentera jusqu'au bout (l. 125 : « Adieu, comme autrefois... *Oui, adieu, mon ange ! Je t'envoie tous les baisers de l'amour.* ») Mais, on le sait, la marquise n'y consentira jamais, elle passera d'un chevalier à l'autre. Ce n'est peut-être pas tant par refus de se voir « destinée tout à fait aux troisièmes rôles » (l. 127, p. 413) que parce que, pour Mme de Merteuil en tout cas, la rivalité, la satisfaction de l'amour-propre, est devenue un moyen plus gratifiant que « de combattre corps à corps » son rival (l. 81, p. 269). Que pourraient donc faire Merteuil et Valmont s'ils étaient en couple ? semble nous dire Laclos...

Je propose l'hypothèse que chacun des deux libertins semble avoir pour objectif de **convaincre l'autre que les exploits qu'il réalise surpassent les siens** : cette forme de « faire croire » ne remplit pas pleinement son objectif. Si les louanges qu'ils s'adressent à eux-mêmes sont nombreuses (l. 63, l. 81, l. 125, etc.), devant le récit des plus hauts faits rapportés par les libertins, on ne voit guère de compliments du destinataire de la lettre, ou bien ils sont ironiques. Peut-être même les exploits racontés ont-ils pour but de placer le destinataire dans la position de celui qui en est la victime : dans la l. 85, Valmont est interchangeable avec Prévan, mais c'est d'abord lui qui l'a décrit comme son *alter ego*. Le vicomte ne commente pas la victoire sur son concurrent, mais dans l'ordre du livre, la lettre suivante de Valmont à la marquise après la l. 85

⁷ La marquise indique à Valmont qu'elle a lu derrière ses mises en garde contre Prévan son désir de se débarrasser de son plus redoutable adversaire en matière de libertinage : « pour écarter de la lice un concurrent redoutable, c'est encore moi que vous invoquez, et je vous exauce » (l. 85, p. 279).

est seulement la l. 96 qu'il faut bien lire comme une forme de réponse, d'autant plus que la situation est en miroir de ce qu'a raconté la libertine : l'entrée d'un homme dans la chambre d'une femme. Notons d'abord qu'il y a ici un jeu d'écho singulier : ce que réussit Valmont, c'est très précisément ce que Prévan a raté dans la version officielle (donc fausse) de l'histoire, celle que Mme de Merteuil a exposée. Mais il y a également de sa part une volonté de se démarquer de la marquise : si elle a vaincu avec « les armes de [son] sexe » (réponse lapidaire à la l. 85), lui, « rendant à l'homme ses droits imprescriptibles, [a subjugué] par l'autorité » (p. 311). Valmont rappelle que cette rivalité est une guerre des sexes, ce que confirme l'emploi massif du lexique militaire, ainsi que la pratique du viol. Cela apparaît comme une tentative de rétablir l'équilibre, ou la phallocratie, au sens étymologique du terme. La marquise ne répond à cette lettre que dans la l. 106, où ses félicitations semblent porter sur l'annonce de la fuite de la présidente (l. 100), donc un échec de Valmont. Mais elle y brosse également un portrait impitoyable de Cécile (p. 349) et annonce qu'elle se « désintéresse entièrement sur son compte » (*ibid.*), mise à distance de la jeune femme qui n'est rien d'autre qu'une dissociation, comme si elles n'avaient rien à voir l'une avec l'autre. Nous comprenons pourquoi.

On pourrait examiner d'autres épisodes de ce conflit qui, à travers des figures extérieures, revient à s'attaquer au destinataire des lettres. Je terminerai par l'épisode qui me semble signer la défaite de Valmont. La l. 141, en effet, contient une histoire qui ressemble fort à celle du libertin, elle se termine par un modèle de lettre de rupture, sorte de poème dégradant l'amour autant que celle qui est quittée. Croyant pouvoir renouer avec la présidente, Valmont envoie la lettre (l. 142) qui produit un effet foudroyant (l. 143), il annonce naïvement à la marquise le projet d'un « raccommodement » avec la présidente (l. 144), hypothèse que Mme de Merteuil juge impossible (p. 452). Le piège diabolique a fonctionné : non seulement le vicomte a porté le coup fatal à Mme de Tourvel, mais encore il s'est aliéné et perdu en faisant ce qu'il avait imposé à Cécile et Danceny – la reprise de la parole de l'autre. Mme de Merteuil a réussi à l'aveugler.

Pour finir, un mot de conclusion

Les Liaisons dangereuses est un roman ou au moins un texte qui comporte des énoncés quasiment aporétique tant on s'y heurte à des contradictions. Par exemple : Valmont est-il libertin ou amoureux ? Est-il un homme « à principes » (l. 85, p. 283) ou se conduit-il « sans principes en donnant tout au hasard, ou plutôt au caprice » (l. 10, p. 98), comme le lui reproche contradictoirement la marquise ? Les énoncés sont-ils sincères ou ironiques ? Il semble qu'un retournement soit toujours possible, incitant à la suspicion (et peut-être au scepticisme). Pour prendre un seul exemple, ce que déclare Valmont dans la l. 21 sur la charité comme moyen

d'accéder au plaisir peut donner lieu à plusieurs interprétations. Pour Michel Delon⁸, le roman parvient à vider le langage de son sens, à généraliser son emploi parodique ; pour Pierre Bayard, *Les Liaisons dangereuses* exposent « l'impossibilité de se lire, l'impossibilité de lire les autres, l'impossibilité de lire l'œuvre⁹ » (p. 175).

Pour finir, *Les Liaisons dangereuses* présentent des protagonistes auxquels, à rebours de ceux de *La Nouvelle Héloïse*, fait défaut toute transparence – qualité que Rousseau, « homme de la nature », revendique pour lui-même. Le personnage de « Rousseau », dans les *Dialogues*¹⁰ (p. 281-284), décrit des « méchants », qui s'opposent à la transparence de « J.J. » (« Son cœur transparent comme le cristal ne peut rien cacher de ce qui s'y passe », p. 281). La description de ces méchants, artificieux et dissimulateurs, gouvernés par l'amour-propre, ne manque pas de faire penser à la marquise et au vicomte. Plus loin dans ces mêmes *Dialogues* (p. 397-398), on trouve une dénonciation de la « ligue philosophique » : « Voilà comment le siècle où nous vivons est devenu le siècle de la haine et des secrets complots... » (p. 398). Rousseau dénonce entre autres dans ces pages le triomphe de l'amour-propre dans le domaine politique. Cette part sombre des Lumières, nous la voyons dans le roman de Laclos – sans parler de Sade, ce qui est une autre histoire.

Luc Ruiz
UPJV, CERCLL / Roman & Romanesque
luc.ruiz@u-picardie.fr

⁸ Michel Delon, *op. cit.*, p. 92-93.

⁹ Pierre Bayard, *op. cit.*, p. 175.

¹⁰ Rousseau, *Dialogues, Rousseau juge de Jean-Jacques*, éd. É. Leborgne, GF Flammarion, n° 1021, 1999.